

La Conférence de Washington est ouverte

LA PREMIÈRE JOURNÉE

La conférence sur la limitation des armements s'est ouverte samedi, le 12 novembre.

Le président Harding, dans une courte allocution, a prouvé aux délégués que l'Amérique avait comme seul objectif celui de créer une entente internationale qui mettrait fin aux guerres.

Voici quelques principaux passages du discours de M. Harding:

"C'est un grand et heureux privilège pour moi de souhaiter aux délégués à cette conférence une bienvenue cordiale dans la capitale des Etats-Unis. Ce n'est pas seulement une satisfaction de vous saluer parce que nous étions unis récemment dans une cause commune, dans laquelle les sacrifices, les douleurs et les triomphes que nous avons partagés nous ont unis plus étroitement, mais c'est un bonheur de s'adresser à vous comme aux interprètes des nations dont les opinions et les décisions ont tant d'importance pour le bonheur ou le malheur de l'humanité.

"Voici une réunion qui, j'aime à le croire, est une preuve du réveil de la conscience des peuples au XXe siècle. Ce n'est pas une réunion causée par des regrets. Ce n'est pas non plus une conférence de vainqueurs convoquée pour imposer des conditions de paix. Ce n'est pas un conseil des nations qui cherche à refondre l'humanité. C'est plutôt une assemblée de délégués de toutes les parties du monde, réunis dans le but de faire servir les meilleurs attributs de l'humanité à remédier aux imperfections de nos relations internationales.

"Parlant comme instigateur officiel de cette réunion, je crois pouvoir affirmer que l'invitation ne vient pas des Etats-Unis seulement, mais que c'est plutôt l'appel du monde accablé par la guerre, qui se débat pour sa reconstruction, qui a faim et soif de meilleure entente entre les peuples; l'appel de l'humanité qui demande du secours et réclame l'assurance d'une paix solide et durable.

"Du chaos de la grande guerre sont sortis de nombreux rapports entre peuples, de nouvelles convictions, de nouvelles aspirations. A nous d'en tirer le plus grand parti. Un monde qui ploie sous le fardeau de ses dettes, demande à ce qu'on l'en soulage. L'humanité qui a été effrayée par de sauvages destructions, désire restreindre les moyens de destruction. Réfléchissant sur les dépenses incalculables de la guerre et le fardeau toujours plus lourd des armements, tous les gens raisonnables désirent la limitation des armements et voudraient que la guerre fût bannie pour toujours. Après avoir murement réfléchi, tous les citoyens du monde, qui payent en temps de paix et meurent en temps de guerre, voudraient que leurs hommes d'état employassent les sommes dépensées pour les moyens de destruction à fabriquer des outils pour la construction afin de préparer un plus haut degré de civilisation pour ceux qui viendront après nous.

"Messieurs de la conférence, les Etats-

Unis vous accueillent avec la plus grande cordialité. Nous n'avons aucune crainte; nous ne nous proposons aucun but sordide; nous ne nous connaissons pas d'ennemis; nous ne désirons et ne craignons aucune conquête. Contents de ce que nous possédons, nous ne demandons rien de ce qui appartient aux autres. Nous ne désirons accomplir avec vous que ce qu'il y a de plus noble et de plus élevé et qu'aucune nation ne peut faire toute seule.

"Nous désirons nous asseoir avec vous à la table de la bonne entente et de la bonne volonté internationale.

"De bonne foi, nous voulons nous unir avec vous franchement, nous demandons votre coopération et nous vous offrons la nôtre. Le monde demande que nous examinions froidement l'état de choses actuel, et que nous nous persuasions qu'il ne saurait y avoir de guérison sans sacrifice, non pas de la part d'un seul, mais de la part de tous. Je ne veux pas dire que nous devons renoncer à nos droits, diminuer notre liberté, renoncer à nos aspirations ou ignorer les besoins de nos peuples. Notre république ne voudrait pas plus demander ces sacrifices que de les concéder elle-même. Il n'est point nécessaire d'humilier l'orgueil national ou de faire abstraction de sa nationalité, mais il faut qu'il y ait une entente de tous les esprits pour arriver à une préparation moins intense de la guerre, et à une jouissance plus complète des fruits de la paix.

"Je ne peux parler officiellement que pour les Etats-Unis. Nos cent millions de citoyens demandent moins d'armements et ne veulent plus de guerre. Sans aucune arrière-pensée, assurés que nous sommes de ne caresser aucun mauvais dessein, nous attribuons la même attitude au reste du monde. Je vous accueille donc non pas seulement avec de bonnes intentions et de hautes idées, mais avec une confiance extrême.

"Nous nous sommes réunis pour rendre service à l'humanité, où toute simplicité, honnêteté et honneur pourront enregistrer ici les aveux de la conscience humaine raffinée par le feu de la guerre et rendue plus sensible encore par les épreuves qui l'ont suivie. J'espère que nous arriverons à cette entente qui rendra plus certaines les garanties de la paix, et à des accords qui permettront de diminuer le fardeau des dépenses et d'établir un ordre de choses qui tranquilliserait le monde. L'accomplissement d'une pareille tâche ajoutera une nouvelle gloire à vos drapeaux et au nôtre, et la joie du monde entier formera un concert qui se répétera à l'infini."

Il y eut plusieurs minutes d'applaudissements qui prirent fin lorsque le président quitta la salle.

Sur la proposition de M. Balfour et au milieu d'une salve d'applaudissements, le secrétaire Hughes a été acclamé président permanent de la Conférence. Il s'est alors levé et a prononcé son discours.

Le secrétaire d'Etat, parlant avec grande énergie, a déclaré que l'heure n'était pas aux résolutions, ou aux conseils mutuels, mais aux actes. Les délégués dans la salle et les sénateurs dans les tribunes ont vivement applaudi et les applaudissements ont redoublé quand M. Hughes a déclaré qu'il y aurait un congé naval et pas de constructions navales pendant dix ans.

A la fin du discours la salle entière debout a de nouveau applaudi et un programme d'organisation a été rapidement adopté.

Sur la proposition de M. Hughes, M. John W. Garrett, de Baltimore, ancien ministre des Etats-Unis aux Pays-Bas, a été élu à l'unanimité secrétaire général.

Egalement sur la proposition du président, il a été convenu que les chefs des délégations formeraient un comité chargé d'élaborer le programme de la Conférence.

Quand le président Hughes a proposé d'ajourner la conférence à mardi, des

Mme Sarah Bernhardt

J'ai retrouvé dans la Sarah Bernhardt de Jules Huret, ce billet, daté du 1er janvier 1878:

"Je commence mal l'année, mon cher monsieur Perrin. Ce matin, j'ai eu froid en revenant du cimetière et je suis bien souffrante. Il m'eût fait bon de vous dire ce soir toute la tendresse reconnaissante que j'ai pour vous. Si vous pouviez comprendre à quel point je suis vôtre! Enfin, tout cela est bien difficile à dire. Je vous dois tout! J'avais des qualités, vous les avez mises en lumière. J'avais le dessein de devenir un petit quelqu'un, vous l'avez voulu. Que votre volonté soit bénie, et permettez-moi de vous embrasser de plein cœur, comme je vous aime! Je suis un peu triste d'être malade et je ne sais jamais si je finirai l'année qui commence.

"Monsieur Perrin, je vous aime bien. Sarah Bernhardt."

Il y a quarante-quatre ans de cela.

Quand je suis introduit dans le petit salon où elle se tient, Mme Sarah Bernhardt est en conversation avec des amis. Dix minutes pendant lesquelles je me tais et j'écoute. Les visiteurs aussi, d'ailleurs, ou à peu près. Elle est étourdissante, elle est inouïe. Jugez-en... et je ne puis, hélas! tout répéter:

—Oui, deux mois et demi de vacances à Belle-Isle, en famille..., dix-huit à table tous les jours... Un bien, cette vie en plein air. Il y a une grande terrasse où j'allais faire la sieste une heure après le déjeuner, le saratorium, comme on l'appelle... Je ne me suis jamais si bien portée.

—N'avez-vous pas eu des ennuis pour la traversée?

—Oui, on me demandait cinq cents francs de Quiberon au manoir. Alors, j'ai pris le bateau du service avec tout le monde. Et, au retour, on ne m'a plus demandé que deux cents francs.

—Et vous répétez déjà?

—La Gloire, de Maurice Rostand. Quel talent, ce petit! Il a des cheveux roses, mais quel talent! Touché par l'aile du génie, ça n'est pas niabile! Il nous a lu sa pièce—très bien. Il s'emballait déjà à la mise en scène. Je lui disais: "Calme-toi, calme-toi..." — Je ne peux pas, je ne peux pas," répondait-il sans s'arrêter... Le Cercueil de Cristal, c'est très beau... C'est un grand lyrique... Il est insupportable, il protège les hom-

tribunes se sont élevées des clameurs à l'adresse du premier ministre de France. Elles n'ont cessé que lorsque le distingué chef de la délégation française s'est levé au milieu d'un tonnerre d'applaudissements pour exprimer sa reconnaissance de l'accueil si amical qu'il a rencontré à Washington.

M. Briand a parlé du bout de la longue table verte pour le bénéfice de ceux qui ont pu le comprendre. Il a remercié le président Harding et lui a rendu hommage ainsi qu'au secrétaire Hughes.

"La France est avec vous à tous égards," a-t-il dit avec une grande expression de sentiments. Il a rappelé les ravages faits par la guerre à son pays et a demandé aux membres de la Conférence de se souvenir de la situation particulière de son gouvernement. La France est venue à Washington, a-t-il ajouté, pour discuter avec la plus vive sincérité le fardeau du militarisme dont elle espère alléger le monde.

Avant que les paroles de M. Briand aient pu être traduites, les membres du Sénat et de la Chambre réclamèrent un discours du Japon. Répondant aux applaudissements, le prince Tokugawa parla brièvement en anglais, disant que le Japon était vivement intéressé au grand but pour lequel la Conférence avait été convoquée.

"Le monde a besoin de paix," a-t-il déclaré.

Suivit ensuite une acclamation à l'adresse de l'Italie.

Au nom de la Belgique le baron de Cartier déclara que son pays travaillerait à la conférence "de tout son cœur."

mes de soixante ans, il leur dit, de loin: "Bonjour, très cher..." Mais quel talent! Je jouerai aussi une grande pièce de mon petit gendre, Louis Verneuil... un rôle superbe pour moi.

—Quel genre?

—Oh!... une Sarah Bernhardt..., une artiste qui a un fils qu'elle adore...

—Avez-vous travaillé, ces temps-ci?...

—Certes, il faut bien s'occuper. J'ai écrit un nouveau roman. Et puis, j'ai lu un peu... J'ai lu Le Lac Salé... J'aimais mieux L'Atlantide... Bien, M. Bille dans la Tourmente. Et Maria Chappdelaine, l'avez-vous lue?... Ce ne sont pas les bons romans qui manquent.

Je suis seul, maintenant, avec Mme Sarah Bernhardt. J'ai dit seulement: "Le théâtre contemporain...", et je continue à écouter.

—On fait de très belles choses, aujourd'hui, assurément. Ce que donne Bataille, c'est grand. Il y a des mares, oui, il y a des mares, mais elles reflètent toujours le ciel... Sacha Guitry, dans la comédie, est exquis... Et puis, il a écrit Pasteur, qui est très haut... Et il est tout jeune. Et, s'écrie-t-elle soudain, et Porto-Riche! Leur poteau indicateur, à tous. Ils l'ont tous volé, ils l'ont tous pillé! Que j'aime cet homme! Pour son œuvre, pour son cœur, pour son caractère, pour sa vie! Il n'a jamais rien fait de bas ni de laid! Ah! Porto, qu'un tel homme ne soit pas à l'Académie, c'est une honte. Et ils vont nommer ce M. Machin, Marmelin...

—Madelin, rectifia-t-elle.

—Oui, c'est ça, Madelin. Mais qu'est-ce qu'il a fait, ce monsieur! Est-ce que d'oser se présenter en même temps que Porto, cela n'indique pas tout de suite qu'il est impossible qu'il ait fait quelque chose!...

Non, ça, voyez-vous, c'est très grave... Nous, nous savons que l'Académie, ça ne veut rien dire. Mais le peuple, lui, ne sait pas... Il imagine que c'est la nation, que c'est le président de la République qui nomme les académiciens... Eh bien! tout de même, le président de la République, non, il ne ferait pas cela, il ne nommerait pas M. Marmelin quand il y a Porto-Riche!...

Un jour, j'écrirai un article pour dire ce que je pense de l'Académie. Et je commencerai ainsi: "Ce n'est pas le gouvernement qui nomme les académiciens..." Alors, le scandale de Flaubert, de Zola, de Maupassant, de Daudet, ça va recommencer, et personne ne criera! Les Tharaud n'en sont pas. Les Rosny non plus. Oui, ils sont de la Goncourt, mais ça ne dit rien, l'Académie Goncourt. Edmond de Goncourt, d'ailleurs, c'est bien fait si on lui a fermé les portes du quai Conti... Je le méprise... Je n'ai jamais ouvert son Journal... Quoi! des jeunes, pleins de respect et d'admiration, venaient se confier à lui, se livrer, lui dire leurs espoirs et leurs rêves, et il courait s'enfermer aux lavabos prendre des notes sur ses manchettes! J'y suis aussi, dans son Journal. Je le sais bien, parce qu'il est venu me lire, ici, une méchante pièce que je lui ai refusée... Quelle vilaine âme!... Comment Lorrain a-t-il pu l'aimer? Un si grand cœur, Lorrain, et un si grand talent...

De Lorrain, Mme Sarah Bernhardt passe à Oscar Wilde, puis elle revient à Dumas fils et à La Dame aux Camélias; de La Dame aux Camélias elle saute à La Princesse Georges, à cause de Mlle Ventura, à qui elle s'intéresse, et puis à la Comédie-Française... Deux numéros des Annales ne suffiraient pas s'il me fallait transcrire tout ce qu'en une heure, Mme Sarah Bernhardt me dit, ce jour-là...

BERLIN NE PAIERA PAS UN NOUVEAU MILLIARD

Paris.—On est presque convaincu, dans les milieux officiels, que les membres du conseil suprême des alliés se réuniront au commencement de l'année prochaine pour s'occuper de la question des réparations; car on prévoit que l'Allemagne ne versera pas, comme elle devrait le faire, son deuxième milliard de marks-or.

A VENDRE

Par l'Empire Rice Mill Company, Ltd., de la Nouvelle-Orléans, Lne., de la GRAINE DE RIZ DIGNE DE CONFIANCE.

CUNARD-ANCHOR

Les plus grands, les plus rapides paquebots existants. Excellent traitement des passagers. Il existe un agent dans votre localité ou dans la ville voisine.

POUR LA FRANCE, VIA CHERBOURG

CARMANIA Dec. 2 Dec. 31
AQUITANIA Dec. 13 Feb. 1
Pour tous renseignements s'adresser à l'agence de la ligne Cunard.
F. J. ORFILA
205 rue St. Charles